

BELVEDERE

N.51 (9^{ème} année mail)

Janvier-Février 2018

Jeudi 8 février à 18h30

Dans l'utérus du volcan
d'Andrea Genovese

(Editions Maurice Nadeau, janvier 2018)

Dans l'Utérus du volcan est le premier roman écrit directement en français par Andrea Genovese, écrivain italien auteur de nombreuses œuvres en français et en italien et plusieurs fois invité au Centre.

Mêlant l'invention aux souvenirs, l'auteur nous entraîne, dans la violence d'un été torride, des îles Eoliennes à l'Etna, cyclopéenne et sévère incarnation d'un monde ancestral. Nostalgie, sensualité effrénée, mythologie, palingénésie sans lendemain, l'écriture éclate comme une éruption volcanique.

Intervenants :

Andrea Genovese, poète, romancier, dramaturge, critique d'art et de littérature.

Gilles Nadeau, directeur de la Maison d'édition Maurice Nadeau, fondée par le célèbre historien du surréalisme et fondateur de *La Quinzaine littéraire*.

Antonio Francica, directeur du Centre.

Entrée libre

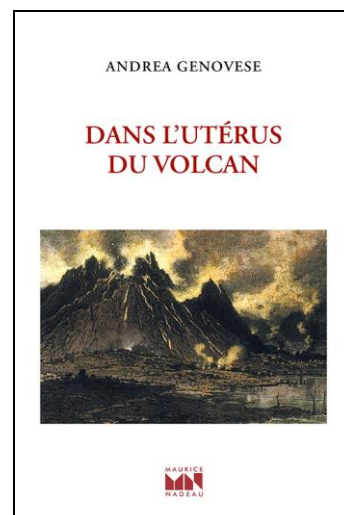
Centre Culturel Italien – 4 rue des Prêtres Saint Séverin 75005 PARIS
Métro ligne 4 (arrêt Saint Michel) et ligne 10 (arrêt Cluny la Sorbonne)

En librairie en France dès le 16 janvier

À Paris aussi à
La Librairie Maurice Nadeau
5 rue Malebranche - Paris 5^{ème}
(et sur son site web)

On signale les chroniques d'*Angèle Paoli* dans la revue on line *Terres de femmes* et de *Vanessa De Pizzol* dans le n. 237 de la revue *Traduire*

*Per i lettori italiani o d'altri paesi
si consiglia l'acquisto via
le piattaforme di vendita on line
compresa quella dell'editore*



BELVEDERE

Messina – Santa Croce sull’Arno – Milano – Lyon

N.51 (9^{ème} année mail) (2500 envois en Europe) Janvier-Février 2018

Journal poétique et humoral en langue française italienne et sicilienne (envoyé par l’intermédiaire de *La Déesse Astarté*, Association Loi 1901 av. J.C.) de l’écrivain Andrea Genovese, seul auteur de tous les textes publiés. Belvédère est un objet littéraire.

Diario poetico e umorale in lingua francese italiana e siciliana (inviato a cura di La Dea Astarte, Associazione Legge OttoPerMille av.J.C.) dello scrittore Andrea Genovese, unico autore dei testi pubblicati. Belvedere è un oggetto letterario.

a.genovese@wanadoo.fr

On peut consulter tous les numéros de Belvedere dans Andrea Genovese - Wikipedia.fr

Ou <http://poesie.vivelascience.com/fichiers/belvedere/andrea.html>

Pour ne plus le recevoir, il suffit d’envoyer un mail. – Per non riceverlo più, basta mandare una mail.

2018, eh oui !

Je ne sais pas encore ce qu’est la vie. Je me suis faustisé pour pouvoir l’apprendre. À vrai dire, il ma fallu un coup de maître pour y arriver. Le Diable, tout le monde le sait, était mort, tout comme Dieu, son camarade. Alors, je me suis dit que je devais moi-même, par un effort de volonté, me diaboliser tout seul. Et ça a marché : mon statut de Diable a été reconnu par un héritier de la Divine Famille Big-Bang et comme ça mon existence en diable a fini par ressusciter Dieu, qui par mail m’a adressé ses remerciements.

Le résultat est probant : j’ai fêté mes quatre-vingts ans et j’ai fait le compte de combien de proches, d’amis, de copains, de connards présidents de républiques ou souverains du monde, et de connards ordinaires, j’ai semé pendant ces longues années. Je n’ai pas eu le temps de les pleurer, le *turn over* était trop rapide, comme la rotation de la Terre.

J’ai vu aussi avec mélancolie et amertume partir des femmes qui m’ont aimé ou qui ont d’une quelque manière joué au diable avec moi. Plus nombreuses sont peut-être celles que j’ai *follement* aimées et qui ont refusé l’aventure m’ayant trouvé trop vieux pour elles, à différents états de ma vie. C’est triste de savoir que la plupart sont mortes, souvent sans avoir trouvé l’homimidé de leur vie. C’est à elles surtout que je pense en ce début d’année et je les recommande vivement au Diable, c’est-à-dire à moi-même.

Pour ce qui est des femmes dont par hasard je devais encore tomber *follement* amoureux et qui s’enquerraient de mon âge, bon diable, je les recommanderai à Dieu pour qu’elles aillent faire Sa connaissance après moi. Pour les autres, amis et connaissances de mon quotidien : Bonne Année à tout le monde. À tous ceux et celles surtout qui voudront m’aider à apprendre ce qu’est la vie. J’ai du temps devant moi. Merci.

2018, ti pareva!

*Ancora non so cos’è la vita. Per poterlo apprendere, mi sono faustizzato. A essere sincero, mi è stata necessaria una bella trovata per arrivarci. Il Diavolo, lo sanno tutti, era morto come Dio, il suo amicone. Allora mi sono detto che dovevo io stesso da solo, con uno sforzo di volontà, diavolizzarmi. Ha funzionato: il mio statuto di Diavolo è stato riconosciuto da un erede della Divina Famiglia Big-Bang e come conseguenza la mia esistenza come diavolo ha finito per risuscitare Dio, che mi ha inviato via mail i suoi ringraziamenti. Il risultato è convincente: ho compiuto ottant’anni e ho fatto il conto di quanti parenti, amici, compagni, imbecilli presidenti di repubbliche e sovrani del mondo, e imbecilli ordinari, ho seminato in tutti questi lunghi anni. Non ho avuto il tempo di piangerli, il *turn-over* era troppo rapido, come la rotazione della Terra. Ho anche visto con malinconia e amarezza andarsene delle donne che mi hanno amato o che semplicemente avevano giocato al diavolo con me. Più numerose sono forse quelle che ho follemente amate e che non mi hanno corrisposto perché mi trovavano vecchio per loro, e questo a differenti stadi della mia vita. È triste sapere che una buona parte di esse sono già morte, spesso senza aver trovato l’ominide della loro vita. È a loro soprattutto che penso in questo inizio del 2018, raccomandandole vivamente al Diavolo, cioè a me stesso. Per quanto concerne le donne di cui doversi ancora cadere follemente innamorato e che mi chiedessero la mia età, buon diavolo, le raccomanderò a Dio perché facciano la Sua conoscenza dopo di me. Per gli altri, amici e conoscenti del mio quotidiano: Buon Anno a tutti. A quelli e quelle in particolare che vorranno aiutarmi a capire cos’è la vita. Ho tempo. Grazie.*

Il n'est bon bec que de Paris

Barouf parisien

Mais qu'est-ce que vous êtes en train de fabriquer, mes très chères femmes ? Ne suffit-il pas que vous m'ayez fait damner toute une vie, malgré ma dévotion absolue à ce que vous cachez entre vos cuisses et mon admiration indéfectible pour le fonctionnement de votre cerveau – que j'ai toujours considéré un lopin au-dessus du cerveau mâlesque de l'espèce anthropoïdale, y compris le mien qui est quand même un petit chef d'œuvre de race lémurienne ? (À propos, soit dit entre nous, aujourd'hui qu'un grand débat sur les races est en train de s'ouvrir à nouveau – en Hexagonie, la polémique autour de la publication des Bagatelles céliniennes cinquante ans après que je les avais sirupées dans l'ennui en version ritagliante; dans la pénis-insule, les déclarations d'une poule candidate à la présidence de la Longobardie –, je ne cache pas que je n'apprécie pas beaucoup les races différentes de la mienne, la proboscidiene par exemple ou la phénicottérienne, en somme toutes les autres races).

Mais revenons à nous moutonnes. J'ai toujours été de votre côté, chères femmes, mais maintenant j'y perds mon latin: tribunes d'ici tribunes de là, les grands quotidiens (que je ne lis plus car ce serait du temps perdu pour mon éternité, et à qui j'ai été obligé de donner un coup d'œil quand même) mobilisés pour vous encanailler comme des lavandières – notez bien que le sous-prolétaire que je suis a un faible pour les lavandières, honny soit qui a mal à la panse.

Voilà les deux Catherinettes armées l'une contre l'autre, bien sûr il s'agissait d'un quiproàlacoque entre bonnes femmes cultivées. Enfin, elles se sont expliquées. Il y en a d'autres par contre qui ne finissent pas de larmoyer, qui s'excusent ou demandent pardon, exactement comme les femminicides ont pris l'habitude de faire après coup. Ils tuent, et après ils demandent pardon. Il faut doubler les peines de prison aux pardonquêteurs, chères femmes. Il faut une loi en ce sens.

Entretiens, je vous demande d'en finir avec ces comédies de commères qui se prennent aux cheveux pour ensuite se la bisouter. Écoutant tant d'oies et de jars jacasser depuis des semaines, non seulement Villon mais le bon Goldoni m'est venu à l'esprit: Sì, sì, el sposerà quella sporca de to sorela (Lucietta) Oe ! parla ben (Orsetta) Tasi là, che te farò desdire (Lucietta) Marameo, squaquarà, marameo (Orsetta) Vago via, perché no me degno (Lucietta) Va via, va via, no te far smattare (Orsetta).

Je sais bien, très chères femmes, que vous comprenez parfaitement la langue de Monsieur Goldoni qui a longtemps vécu en Hexagonie. Je ne traduis pas donc : son dialecte n'est pas si loin du francidiote.

Le baruffe chiozzotte

Ma cosa mi state combinando, donne carissime? Non vi basta avermi fatto dannare una vita intera, malgrado la mia assoluta devozione a quello che nascondete tra le cosce e la mia ammirazione indefettibile per il funzionamento del vostro cervello – che io ho sempre considerato una spanna al di sopra del cervello mascolo della specie antropoidale, il mio compreso che è comunque un capolavoretto della razza lemuriana? (A proposito, sia detto tra di noi, oggi che un gran dibattito sulle razze sta per aprirsi di nuovo – in Exagonia, la polemica sulla pubblicazione delle Bagatelle celiniane cinquant'anni dopo che io me le ero noiosamente sciroppate nella versione ritagliante; nella pene-isola, le dichiarazioni d'una gallina candidata alla presidenza di Meneghinopoli –, non nascondo che io apprezzo poco le razze differenti dalla mia, la proboscidata per esempio o la fenicottèrica, insomma tutte le altre razze).

Ma ritorniamo alle nostre pecorelle. Io sono sempre stato dalla vostra parte, donne carissime, ma ora non ci capisco più niente: tribune di qua tribune di là, i grandi quotidiani (che io non leggo più perché è tempo perduto per la mia eternità, e a cui comunque ho pur dovuto dare un'occhiata) mobilitati per incanagliarvi come lavandaie – notate bene che il sottoproletario che io sono ha un debole per le lavandaie, honny soit qui a mal à la panse.

Ecco le due Caterinette l'una contra l'altra armata, certo s'è trattato d'un quiproàlacoque tra buone donne colte. Alla fine si sono spiegate. Ma ce ne sono altre che non finiscono di piagnucolare, che si scusano e domandano perdono, proprio come hanno preso l'abitudine di fare i femminicidi, dopo il colpaccio. Uccidono e poi chiedono perdono. Bisogna raddoppiare le pene di prigione ai domanda-perdono, carissime donne. Occorre una legge in questo senso.

Nel frattempo, vi prego di smetterla con queste commedie di comari che si prendono per i capelli, per poi dopo un poco sbaciucchiarsela. Ascoltando tante oche e ochetti cicalare da settimane, non è solo Villon ma il buon Goldoni che m'è venuto in mente.

Sì, sì, el sposerà quella sporca de to sorela (Lucietta) Oe ! parla ben (Orsetta) Tasi là, che te farò desdire (Lucietta) Marameo, squaquarà, marameo (Orsetta) Vago via, perché no me degno (Lucietta) Va via, va via, no te far smattare (Orsetta).

So benissimo, carissime donne, che voi comprendete perfettamente la lingua del Signor Goldoni che ha a lungo vissuto nella sua Vinegia parigina. Non traduco dunque: il suo dialetto non è poi così dissimile dall'italioto.

Macron et Collomb *Le chaos des immigrés*

Enfin, il joue sérieux, on ne peut que l'admettre, ou du moins il y va ouvertement, Macron. Je ne vais plus l'appeler Microconin, il y a un fond de conviction, chez lui, une manière d'incarner le pouvoir au quotidien qui manquait terriblement à ses prédécesseurs. Il ne faut pas penser que ça ne me coûte de le reconnaître, et pas vraiment de la manière avec laquelle s'est dédouané Mélenchon. Mon expérience existentielle et politique et ma conception philosophique de la vie s'inspirent toujours d'un modèle de société communiste, malgré les déceptions de l'histoire, où la propriété privée soit réduite à l'essentiel, et les injustices sociales effacées à travers des interventions étatiques ponctuelles.

Ma haine du capitalisme, désormais d'une sauvagerie et d'une supercherie sans borne, et de la spéculation financière est profonde et seuls l'âge et l'incapacité de me procurer ce qu'il faut m'empêchent de dynamiter les bourses ou saboter les systèmes informatiques qui véhiculent cette tyrannie virtuelle. D'ailleurs, ma haine s'étend à toutes les nouvelles technologies qui sont en train de robotiser les humains, ces bipèdes marchant avec un truc dans les mains relié par des cordelettes aux oreilles, qui te bousculent sur les trottoirs et si tu n'y prends garde te jettent au milieu de la chaussée, en proie aux voitures en transit. Pour résumer, je pense qu'il faut une révolution sociale, une révolution tout court. Mais qui va l'organiser, that is the question. Les jeunes en qui on pouvait espérer ont été fourvoyés par Allah, c'est-à-dire par les émirs milliardaires qui les ont éconduits sur de fausses routes, dans leurs pays et dans les nôtres, en organisant la traite des esclaves africains pour déboussoler le marché du travail et faire perdre toute cognition de lutte des classes.

Pour l'heure on a affaire à Macron, qui ne donne pas la sensation d'être un tricheur comme ses prédécesseurs, toutes étiquettes libéralo-socialistoïdes confondues. Disons que c'est un énarque, un bourgeois de bonne volonté, bien qu'il ne soit pas le premier et qu'il ne sera pas le dernier. On ne peut même pas le définir comme un ennemi de classe, du fait qu'il est très difficile aujourd'hui de repérer ses adversaires de classe, à part certains personnages folkloriques comme Poutou. Malheureusement, on a perdu Besancenot à partir du moment où il n'a pas compris qu'il devait appeler les travailleurs français et non les nouveaux arrivants à la *lutte finale*.

Bien sûr, Macron est un homme de droite qui ne met pas en cause le système économique capitaliste, mais qui sont les hommes de gauche ? Certainement pas les francs-maçons bien repus de l'ex-parti socialiste,

heureusement désintégré. Même Mélenchon est à peine crédible en ce sens, car lui aussi fait la connerie de défendre l'immigration, c'est-à-dire le phénomène inventé par le capitalisme pour en finir avec la lutte des classes. Et dont les Français et les Européens en général n'ont plus envie qu'il se perpétue. Sans dire que les siennes aussi sont des revendications timides qui ne mènent nulle part. Si on veut rester à l'intérieur du système sans bousculer la démocratie (des riches), encore faudrait-il présenter un cahier des charges percutant, par exemple imposer ouvertement la renationalisation, sans compensation aucune pour les spéculateurs, de l'électricité et du gaz, de l'eau et des transports publics, la suppression des mutuelles et assurances privées dans la sécurité sociale, avec un accès universel aux soins et des cotisations calculées sur les revenus. Et ainsi de suite, y compris la nationalisation des entreprises téléphoniques et l'acquisition par l'État de l'exploitation d'internet, qui est en train de devenir un vrai danger pour la démocratie (des riches, soit).

La question des immigrés est centrale. On s'en prend à Gérard Collomb maintenant qu'il est train de modifier la stratégie désastreuse qu'il a menée des années durant en tant que maire de Lyon (la ville la plus chère de France pour les services publics et les transports – même pour les amendes aux automobilistes ! – parce qu'elle doit entretenir une armée de parasites surtout culturaloïdes) où les agressions de tout type et nature sont quotidiennes et impliquent presque toujours des populations d'origine africaine. Eh bien, Collomb semble avoir compris qu'il faut changer de méthode, et qu'il faut déblayer le terrain (comme Macron a fait à Calais) de toutes ces associations humanitaires bidon, afin que l'État assume entièrement ses responsabilités. Dans mon quartier, à l'arrêt du tram et du métro de la Guillotière à Lyon je suis en train de constater que, après des décennies de laxisme, on essaie d'en finir avec le marché insalubre de vêtements usagés et de fanfreluches volées, qui sert de couverture chaotique à la prolifération des prostitués rom, des pickpockets, des dealers et vendeurs de Marlboro. Si on tient ce cap, je m'en félicite. Toujours dans l'abstrait, je répète, car dans mon concret utopique je suis pour une société qui partage les biens de la collectivité et qui ramène à une véritable dignité la *canaille* dont je viens de parler, c'est-à-dire *les damnés de la terre*. Un communisme bien entendu qui n'étrangle plus la liberté individuelle et d'expression, en somme un communisme à visage humain, sans tyrans ni bureaucrates lâches et serviles.

Et in Ritalia ego

La Penisola al voto Che *razza* d'elezioni!

Vigilia elettorale piuttosto caotica – apparentemente senza traumi maggiori visto che la scadenza istituzionale è stata rispettata – a causa dello squinternamento generale della classe politica e la nascita di movimenti e schieramenti, di cui una buona parte dei Ritaliani non sa che farsene. Ci si chiede comunque se di Ritaliani ne restano ancora: un candidato alla direzione della regione Lombardia li considera una minoranza ormai sopraffatta dall'immigrazione, come conseguenza della tratta degli schiavi africani condotta in questi ultimi anni su scala industriale dalle organizzazioni cattolico-mafiose e dalle belle anime umanitarie. Ora si comincia a temere che gli schiavi siano pronti a rivoltarsi, che attendano il momento buono per spedire i Ritaliani superstiti nel paradiso maomettano degli eunuchi, le Vergini Uri avendo già scelto i cazzi loro. Il candidato in questione ha addirittura tirato fuori la parola *razza*. Che bisogno c'era di scomodare questo vocabolo démodé per dire che i Ritaliani sono in via d'estinzione? La *razza* in effetti non c'entra per niente. Solo in un paese ignorante e superstizioso, ancorato alle sue madonne di cartapesta e alle sue processioni di santi su baldacchini medioevali, con delle masse cloroformizzate dall'analfabetismo delle serie televisive, si può ancora pronunciare una parola del genere. Non è neanche il caso di scomodare il fascismo il nazismo la persecuzione degli ebrei. La parola *razza* ronza su fondi melmosi di cervelli gallinacci, ma di chi è la colpa se i cervelli gallinacci stanno conquistando spazi di potere dappertutto in Europa? Tutti coloro che in questi anni, per calcolo politico, affarismo e carrierismo, si sono gargarizzati di belle parole, sono andati a fare gli angeli salvifici a Lampedusa e dintorni, parlando di fenomeni epocali, quando non si è trattato altro che di operazioni gestite dalle mafie su pretesto umanitario, adesso si ritrovano i loro bei discorsi come boomerang sulla figura. E non è neanche questione di qualunque cosa o di populismo, termini da funzionari europei che temono per il cadreghino e li usano per marchiare d'infamia tutto quello che non capiscono o rappresenta un pericolo per la politica da loro condotta sin qui, che ha già fatto milioni di disoccupati e ha aggravato, queste sì epocali, le disuguaglianze sociali in un'Europa straricca (per pochi). Senza parlare di una politica estera d'asservimento agli Stati Uniti, che continuano a minacciare il mondo attraverso le loro basi militari e la loro politica economica prepotente e protezionista. No, Ritalia è in un vicolo cieco, a causa del trasformismo tipico della sua classe dirigente – dite pure dirigente, se volete usare un eufemismo per amor di patria. Il Capitan Fracassa presuntuoso ha

finito con l'inciampare sui propri piedi, e solo la bonomia del premier Gentiloni ha impedito il totale naufragio del renzismo, dottrina quanto mai eterea della borghesia agiata e culturaloide che potrà vantarsi di aver riportato alla luce la mummia egizia di Berlusconi. Dal canto loro, le cinque stelle grilline sgrilletanti clitoridi in effervescenza e il pachiderma salviniano danzano la tarantella nel negozio di ceramiche, senza convincere, pur avendo alcuni solidi argomenti annegati in un mare di approssimazioni linguistiche e programmatiche. C'è poi Sor Ingrassato, che dopo essersi goduto il trespolo su cui i democratici l'avevano piazzato, s'inventa un nuovo movimento per restare in cattedra con una proposta balbuziente e dislessica. E mi fermo qui, appunto per carità di patria. Dopotutto si tratta della solita commedia all'italiana, con tanti pulcinella imbrachettati che si credono depositari di verità e sono solo chierichetti del quaquaraqua.

La peste

*Scende in piazza l'esercito dei topi.
Con camuffate schiere già presidia
gli armenti, le covate tracimanti,
le ricche arnie di miele. Suini ed asini
compunti giungono ai posti di blocco
per non dare nell'occhio, per smussare
sospetti. Ma la guardia li sbrindella
arrotiglia discarna li dispieda
li risorcia trituma li strunfigna.
Col trucco metabolico ti fai
le seghe, sghirignaffi il tafanario.
Sguscia solo la zampa claudicante,
musi ingordi di despota grifagni.
I nostri topi s'allisciano al sole
un epitelio morbido e la storia
li slingua e insaliva. La resistenza
è demotica, infuria sui bubboni,
calunnia l'acqua disinfetta fogne.
C'è uno spreco di deodoranti, un uso
improprio della primavera. Smania
la liturgia sorcifera nell'aria.
E noi, cara, spermatici salmoni,
cerchiamo il guado in mezzo agli escrementi
filando a tutta coda verso il mare.*

(Andrea Genovese, *Bestidiario*, Milano 1977)

Et in Lugdunum ego

Hommage a Salvatore Gurrieri à la galerie Jean-Louis Mandon

La Galerie lyonnaise Jean-Louis Mandon a exposé du 7 au 25 novembre derniers des tableaux et des dessins de Salvatore Gurrieri (1937-2003). Il ne s'agissait pas d'une rétrospective, mais plutôt d'un hommage-souvenir à cet artiste d'origine sicilienne, devenu lyonnais après des années florentines où il a pu mûrir sa peinture à l'enseignement des grands maîtres de la Renaissance italienne. On doit à Michèle, sa femme, si la mémoire de Salvatore se perpétue, et un peu à Elsa, sa fille, elle aussi peintre avec déjà une bonne renommée et un langage figuratif de plus en plus original et libéré de l'influence paternelle. Je n'ai pas ici à faire un discours critique sur l'œuvre de Salvatore (d'autres l'ont fait mieux que moi, François Montmaneix en particulier qui l'avait de son vivant invité à une grande exposition à l'Auditorium de Lyon), car moi ses amis les plus proches et ses admirateurs connaissances déjà, en bonne partie, les œuvres exposées. Qu'est-ce qui nous a donc amenés si nombreux à ce rendez-vous, que Jean-Louis Mandon a organisé en ami fidèle de l'artiste ? Le même désir de témoigner d'une présence qui hante beaucoup d'entre nous depuis la disparition prématurée du peintre. Car Salvatore était un homme d'une qualité rare, d'un courage surprenant en certaines circonstances, et il cachait au plus profond de lui-même, par une admirable maîtrise de soi et de sa peinture limpide et soignée, un tempérament mûri par les souffrances d'une enfance difficile. Homme combatif et généreusement altruiste, j'ai été plus souvent à sa table qu'à son atelier, à Lyon ou dans sa maison de campagne, du vivant de ma femme et surtout après sa mort – je ne pourrai jamais oublier qu'à la sortie de son corps de l'hôpital il s'était exclamé comme foudroyé par l'éclat de son visage pacifié et souriant « Mais c'est une reine ! ». Lui surtout, et aussi, jamais je ne l'oublierai, Pierre Ceysson et Marc Porcu me furent proches en ce moment de douleur et de désarroi par leur présence fraternelle. Mais le lien avec Salvatore était plus profond, souterrain, je dirais mieux terrien, car bien que sa lyonnaisité ait été bien plus assurée que la mienne, nous savions tous les deux que notre sang bouillonnait de la lave de l'Etna, des ruines des temples grecs et de la splendeur des mosaïques arabo-normandes. De la grandeur et misère de notre Sicile, aimée et honnie, nourricière et marraine. Je ne voulais rien dire sinon cela, cette exposition chez Mandon m'en a donné le prétexte. Salvatore est encore vivant dans la mémoire de beaucoup de Lyonnais, et des plus sensibles, tel un Jean-Yves Debreuille. On regrette que le Musée des Beaux-arts n'ait pas encore trouvé l'occasion de lui rendre hommage, comme il le fait depuis quelque temps avec d'autres peintres lyonnais.

Noëlle Micolini

Au mois de décembre, Jean-Louis Mandon a hébergé aussi une exposition de Noëlle Micolini, cette précieuse amie qui a été élève de Salvatore Gurrieri et court de ses ailes depuis des années déjà avec ses œuvres, appréciées par de nombreux estimateurs et professionnels.

D'autres lumières

Andrea Genovese

A Salvatore Gurrieri, *peintre lyonnais*

**I differenti
gradini
della luce
teneri e sfumati**

**Qui dove il fiume
separa la collina
in due rocche
che si affrontano**

**Plancus ricevette
l'ordine di costruire
la città da un giudiziusu
Senato che così
lo distrasse dall'assassinio
di Cesare**

**Questo in effetti
è un cielo
da cavalletto
che disarmò i Gu(e)rrieri**

**Città
di grassa borghesia
la rivoluzione
fu incarnata dai tipografi
nella rinascenza
e dai setaioli
nell'era industriale**

**Tanto bastò
per farne una città fiera
gioiosa con parsimonia
ospitale e misteriosa
italica un poco
confusamente europea
una lingua tagliente
contro la capitale**

**Se la voce di Guignol
ritrova il colore
d'Alcofrybas Nasier
penseremo davvero
che qui ci destinava
il segno zodiacale**

(d'après *Nugae delle quattro stagioni*, Pungitopo, Patti 1985)

Adaptation littérale

Les différentes variations de la lumière tendres et tamisées/ Là où le fleuve sépare la colline en deux rochers qui s'affrontent/ Plancus reçut l'ordre de construire la ville par un très judicieux Sénat qui ainsi le distraira de l'assassinat de César/ Celui-ci en effet est un ciel de chevalier qui désarme les Guerriers/ Ville de grasse bourgeoisie la révolution fut incarnée par les imprimeurs pendant la Renaissance et par les canuts dans l'ère industrielle/ Si peu suffit pour en faire une ville fière joyeuse avec parcimonie hospitalière et mystérieuse italique un peu confusément européenne une langue coupante contre la capitale/ Si la voix de Guignol retrouve la couleur d'Alcofrybas Nasier on pensera vraiment qu'ici nous destinait notre signe zodiacal

Et in Mediolanum ego

La vostra Padania, anima bella...

Piazza Duomo

Così ti coglie
l'ammonimento
lo scatto
del semaforo
un piede in forse
in bilico
sul marciapiedi.

Spreco è l'azzurro
l'estro
gli umori
ogni schema
del vivere
inaccessibili
i pinnacoli
del tempio.

(Poi sciami
con la folla
tra i colombi
sazio)

Sentinelle

In questa leggenda
d'azzurro domenicale
esci a inventarti
l'incontro con le rondini
a spiare nel sole
i gendarmi che ronzano
archibugio a spallarm
sugli spalti del Castello.
A quali scheletri o peccati
essi montano la guardia?
Larve formicolanti
putride carcasse d'oro
s'agitano oltre le mura.
E tu
ti prepari a cingere d'assedio
questa ariosa città
per gustare la sterile
ironia del disinganno
eroe!,
tu venuto dal mare.

Vagoni a Porta Romana

Ogni viaggio
l'inizi senza scelta
a capriccio t'avventuri
e non fiuti mai
l'ammonimento di chilometri
e burrasche.

La ruota del pianeta
sul suo asse
stravagante
oggi traccia la primavera

questa pista battuta dagli inganni
e vi traballa la filovia
umana straripante di mani
che salutano.

Tu in disparte
pernacchi ghigni sputi
di sopra i muri
scorni la stanchezza
scaprioli tra le gambe
delle donne chè là
è il vero centro
la misura
la stazione che smista
i vaggiatori senza meta.

(da A.G., *Odissea minima*, La Sfera, 1964)

Tralicci

Di tralicci
così
ce ne sono
a migliaia
fino a
Segrate

come corna
di stambecchi
negli aerei
intrecci

s'io fossi
editore
tutti
l'arderei

^^^^^^

Dal tuo
al mio
l'eterna
pianura
di letterati
illuministi
e illuminati
borghesi
che si sobbarcano
o si immolano

da secoli
il loro
schema mentale
fa cilecca

ma grazie
a loro il bue
continua
a pascolare

^^^^^^

Non pende la torre
del Filarete non spia
l'erba dei fossati
se qualche fiorellino
improbabile si rischi
non pende sta dritta
con l'occhio scaltro
lisciato dalla biscia
sui traffici di via
dante la Borsa un poco
a destra un millimetro
di Scala ahinoi distratti
dalle sforzesche vicende
dalle d'un di cornaccia
loro dal barbone
fluente di Leonardo
che rimugina in disparte
nel cortile della roccetta
un'invenzione danarosa
una conocchia
un cazzo atomico
un romanzo con la rosa

(da A.G., *Mitosi*, Scheiwiller, 1983)

Primavera manzoniana

D'un rosso sbiadito
l'insegna del metrò
mi occhieggia che vieni a fare
dove t'incammini
d'amici ceto preponi
intemerati e pochi
meglio girare a vuoto nei giardini

Sotto l'ala materna
del Partito in quei giorni
d'arditi conversari
preparando i confetti
le cappe s'inclinavano ai farsetti

Di nuove lombarde crociate
mi parlano amici dolenti.
Ma come, o Meneghine Menti,
sempre in armi restate
contro la povera gente? Voi
davvero una razza siete fella
e ria vi grido imboccando
questa Manzoni via

Lettere semiserie
vaganti sul frontone
della stazione imperiale
una pioggerellina
di marzo stupida
neanche buona per le vacche
il regime sopravvive al regime
chi parte parte
e chi resta si dà pacche

(da A.G., *Nugae*, Pungitopo, 1985)

Train, mon amour

Désir de rails Cătălin Pavel

« Pour un type qui avait tout vendu pour passer le reste de sa vie dans les trains, Zoran n'avait pas beaucoup d'imagination. Il n'exploitait pas le monde, il n'exploitait pas plus les refus du monde. Il se complaisait, réellement, à voyager en train. Une entreprise qui aurait probablement été plus profitable s'il l'avait menée avec modération, car il ne s'agissait pas d'une expérimentation mais d'une manière de vivre. »

Les écrivains roumains de tout temps, on le sait, baignent dans un humour noir qui flirte avec le surréalisme et le théâtre de l'absurde – et il suffit de citer Ionesco, leur plus célèbre auteur dramatique, aussi francisé soit-il. S'il n'est pas francisant, au moins de langue du fait qu'on doit à Florica Courriol la traduction de son premier roman (*La septième partie du monde*, Non Lieu), Cătălin Pavel vit quand même entre Bucarest et Paris. La minuscule note biographique en quatrième de couverture ne nous dit pas s'il utilise le train pour ses déplacements, mais on peut aisément penser qu'il s'en sert, oui, de la même façon que Zoran, ce curieux personnage qui traverse au rythme des TGV et d'autres trains régionaux pratiquement toute l'Europe, se déplaçant d'un pays à l'autre au milieu de compagnons de voyage tout à fait occasionnels à chaque gare, à chaque pays. Le fait que ses bizarreries déconcertent ces nombreux inconnus ne le touche pas, les situations sont cocasses et terriblement incongrues, miroir au fond du non-sens du monde, d'une banale picaresque et caldéronienne *vida es sueño*. Un *sueño* qui est d'un profond tragique existentiel.

Le signal de la modernité et de l'aliénation vient de l'ordinateur, car entre un train et l'autre Zoran échange des mails avec un jeune homme malien, Ahar, le fils peut-être qu'il a eu d'une mystérieuse femme berbère, disparue sans laisser de trace. Ahar aussi est en mouvement perpétuel quelque part dans le désert saharien, entre Touaregs et Berbères, à leur tour passablement aliénés par la modernité. Tout cela pourrait sembler abstrait mais, par la magie d'un style maîtrisé, dans ces trains qui dévorent leur bagage d'humanité à peine esquissée, émerge et se dévoile peu à peu le vécu du protagoniste. Cătălin est archéologue, spécialiste des antiquités grecques et latines. On n'est pas loin du roman alexandrin, l'écrivain semble se plaisir à mettre ensemble des tesselles d'une mosaïque qui nous donne à la fin un nouveau Satiricon, amer et désespéré, de la condition humaine.

Cătălin Pavel, *La septième partie du monde*, traduit du roumain par Florica Courriol, **Non Lieu**, 2017

Andrea Genovese *Les joueuses de dés*

Bleu de la mer, blanches mouettes sur l'ancienne route baleinière, des cargos craquent sous le poids des barils dans la cale.

Blancheur des neiges qui dévalent en méridiennes avalanches, alourdies d'orages et de devins tonnerres, obus zoophiles d'un Jupiter folâtre ricanant d'un trou bleu sur la crête.

Entrées des domaines frileux dans le jeu de ma vie, le wagon vide, transparent tel un aquarium. Omphalique et sanctuaire.

Dehors une fraise d'eau écumante jaillit du roc millénaire vers ma perception schématique, aveuglée par la mémoire soudaine de la saignante histoire, des idéologies barbelées, des tyrannies démocrates, des démocraties tyranniques.

Au faite nous y sommes, Cassandrès, maîtres chanteurs de la mauvaise aventure.

Souriantes, les deux filles ramassent leurs dés, descendent embrassées sous la pluie d'une gare anonyme, tricot blanc, tricot bleu, au hasard d'océans et montagnes entremêlés.

(Paladin de France, Lyon 1985)

Nazisme et post-nazisme

Une histoire allemande de Roger Salloch

Deux titres en couverture – probablement, celui d’origine, *Along the railroad tracks*, et *Une histoire allemande* – pour ce roman de Roger Salloch, un écrivain américain, fils de la première génération d’immigrants allemands aux États-Unis, qui vit à Paris et a des attaches en Italie, ne fût-ce parce qu’on lui a organisé des expositions de photographies à Naples et Turin, ville cette dernière où *Une histoire allemande* a été publié pour la première fois en 2016. Traduit en français de l’anglais (américain) par Olivier Maillart, il paraît aux Editions Maurice Nadeau. Il s’agit d’un récit qui nous plonge dans le Berlin de 1935, dans l’atmosphère lourde et oppressante que la violence nazie a instaurée sur la société allemande tout entière, et décrit, avec une pudeur admirable, les prodromes de la persécution et de l’extermination des juifs.

Un drame passionnel se tisse autour des trois personnages principaux du roman, Reinhardt Korber, un jeune peintre professeur d’art, et ses deux élèves, des jeunes filles *romantiques* et à l’esprit libre, *l’aryenne* Lotte et la juive Rebecca. Tous les trois n’ont rien d’héroïque, ce sont des êtres à la psychologie simple, mais porteurs consciemment ou inconsciemment d’une résistance sourde au conformisme ambiant, de plus en plus hystérique et répressif, instauré par le régime hitlérien.

Reinhardt Lotte et Rebecca sont porteurs d’un éclair d’humanité, qui est en train de s’éteindre autour d’eux, même dans le trouble de leurs passions, au moins pour les deux filles qui, par jalousie réciproque, risquent de compromettre dangereusement leur prof. Lequel semble – et ne l’est pas – un être désespéré (peut-on lui reconnaître une filiation avec Karl Rossmann, le protagoniste de *l’Amerika* de Kafka ?). Il y a des pages touchantes, lyriques et légèrement érotiques dans la mélancolie des promenades sur les voies d’un chemin de fer.

Et entre les lignes se dessine ce qui a été l’un des grands crimes de la folie nazie, la condamnation du soi-disant art *dégénéré*, avec ses bûchers de livres et de tableaux, le délire de tout un peuple aveuglé et violenté, à la veille de la tragédie finale. Le style de Salloch est d’une humilité captivante, il bannit toute rhétorique, tendu vers l’essentiel, l’amertume et l’impuissance devant cette déperdition d’humanité, causée par la barbarie des hommes et leur sanglante destinée.

Roger Salloch, *Along the railroad tracks*, *Une histoire allemande*, traduit de l’anglais par Olivier Maillart, **Maurice Nadeau**, 2017

Andrea Genovese *Renaissance d’Europe*

Il neigeait depuis l’aube. Bahnhof Platz était vide, animée seulement par le bruit de ferraille des trams.

Essoufflées par le gel, les mouettes rasaient la Limmat.

Je m’engageai le long du fleuve avec la fébrile émotion des découvreurs de mondes nouveaux.

Mon amie avait trouvé bizarre cette promenade matinale. Elle était restée au lit, elle n’aimait pas sa ville, le paysage de sombres collines qu’on voyait de sa lucarne.

Moi, je m’ouvrais à ce monde étranger. Tout m’était précieux ; je voulais comprendre, m’accrocher à l’Europe.

Près du lac, je poussai la porte d’un café plein de monde, avec un bonheur immense, comme sur le seuil d’une maison fraternelle.

En approchant du comptoir, une main grasse et poilue s’abattit sur ma joue.

« Italiener, schwein ! », la bête gueula.

(Les Nonnes d’Europe, Lyon 1986)

Deux Christian en Bretagnes

Les toiles *bretagnes* de Christian Saint-Paul

*Malika la briochine
ramenait parfois sur son visage
cet air de pluie de Bretagne
qui restait dans ses yeux
le temps de la course
d'un balai d'essuie-glaces*

*Cette absence fugace
plus légère qu'un soupir
figeait son regard
sur la rumeur d'enfance de sa ville
disparue au loin comme une cloison vide*

*Nous parcourâmes Saint-Brieuc
mettant nos pas dans les passages
qu'elle avait certainement traversés*

*Et l'obscur vérité de la ville
se dessina avec la pluie fine
qui nous prit aux épaules*

Christian Saint-Paul est le chantre, l'aède fraternel des poètes contemporains. Et pas parce qu'il anime l'émission de grande écoute *Les poètes* sur Radio Occitania à Toulouse, où la liste des poètes accueillis ou chroniqués est impressionnante, mais parce que ses recueils aussi sont bourrés de noms de frères en besogne et en parole. Son très récent *Toiles bretagnes* (l'adjectif est en italique), qui se veut un "poème radiophonique en forme de récit", est une longue excursion au pays des calvaires, et jusqu'aux derniers vers, les plus prégnants en ce sens, Saint-Paul semble nous réciter un rosaire, où les noms des saints ont cédé leur place à ceux des poètes, qu'ils s'appellent Perros, Guilloux, Grenier, Robin, Saint-Pol Roux, Le Quintrec, juste pour en citer quelques uns, tous magmatiquement enracinés dans la terre bretonne où souffle un vent qui gonfle les toiles *bretagnes*, les voiles de lin des antiques voiliers. Ça a l'air d'un guide touristique parfois, mais c'est un voyage initiatique dans le sauvage et le secret d'une terre, dans son histoire grandiloquente et son quotidien de souffrances, le tout nivelé par l'oubli, contre qui la poésie lève sa digue généreuse et fragile. Il y a toujours une identité à défendre, d'où ce parallélisme avec l'Occitanie. *Bretagne/ j'ai reconnu ton Histoire/ dans l'Histoire d'Occitanie/ quand on arrache l'ortie cathare.* Le recueil reprend aussi un autre long récit poétique paru en 2009, *Le Trégor*, où le lien de Saint-Paul avec la Bretagne avait déjà trouvé une forte résonance, et un petit essai d'une limpide lucidité « Où se niche la poésie », lu lors d'une table ronde à Toulouse.

Christian Saint-Paul, *Toiles bretagnes*, Monde en poésie éditions, 2017

Les Carnets bretonnants de Christian Prigent

Décor : Saint-Brieuc, le quartier de Robien. Zooms sur quelques maisons, en alternance avec des panoramiques ouverts sur la Manche toute proche, les falaises, les plages – plus loin : la Normandie de l'été 1944.

Robien, 1950/1960 : quartier « ouvrier » (cheminots, métallos, maçons), mais caressé de près par la campagne à vaches après l'intervalle d'un étang et d'un petit bois (Ville Groshan). Je dispose cet espace autour de l'axe tortueux de la Rue des Ondines (là est la maison familiale, avec le bureau d'Aimé).

C'est à partir de notations anodines comme celle reportée ci-dessus que s'organise (en se dispersant en mille rivières, entre l'autobiographie et l'acuité de percutantes réflexions esthétiques sur l'art et l'écriture) une raffinée plaquette publiée par L'Ollave. Elle reproduit des extraits tirés de trois livres publiés par Christian Prigent chez POL entre 2003 et 2010, *Grand-mère Quéquette*, *Demain je meurs* et *Météo des plages*, roman en vers ce dernier, les deux premiers ayant bien peu du roman traditionnel non plus, d'autant que la datation chronologique de ces fragments en fait plutôt des journaux de bord d'une navigation intime sur des rochers polis par les vagues comme on peut en voir sur des plages bretonnes. On peut y trouver aussi des vers de ce genre :

*quelque ch
ese (etwas) ; ce vase
où tu ch
oies*

*ou c'est ta
tombe (ta
dose
de réel) :*

*elle,
la
vase sans nom*

Il s'agit d'une mise en scène, mise en abîme fusionnelle avec les pièges de la langue et de sa nécessité existentielle: « *Ecriture comme remontée, traverse, brassage, refonte de la mêlée : mare mêlée, avec les cercles d'ondes et les bouillons de poissons et d'herbes, au fond.* » Le titre et le sous-titre de cet élégant livret répondent aussi à une exigence de l'Ollave de mélanger les genres sans oublier sa nature de galerie d'art : des dessins de Prigent accompagnent les textes avec une subtile ironie qui est cependant distanciation vitale : « *Le livre règle ma vie. C'est bien : elle m'angoisse moins.* »

Christian Prigent, *Ça tourne*, notes de régie, L'Ollave, 2017

Resistere a Messina

*Et les amphores/ aux coudes polis/ aux fleurs de chemisiers/ les trop aimées/ du rêve et du désir/
sur quel fond de boue/ gisent-elles/ de moi coupées/ squameuses/ prisonnières du détroit ?*

(Andrea Genovese, *Idylles de Messine*, Lyon, 1987)

Felice Irrera sulle piste dei Viaggiatori a Messina

“... alla fine con audace decisione mi sono imbarcato come solo passeggero per Messina e comincio a credere di aver avuto in ciò più fortuna che intelligenza... i Messinesi mi dimostrano una tale amabilità e premura che mi sono venute in mente le idee più buffe...” scriveva Friedrich Nietzsche l’8 aprile 1882 all’amico Overbeck. Di questo soggiorno messinese resterà la minuscola raccolta di otto poesie che lo scrittore tedesco intitolò *Idilli di Messina* (titolo che chi scrive gli ha preso in prestito alcuni anni fa per una raccolta di versi in francese). Questa citazione, comunque, è forse la sola che manca al lavoro certosino di Felice Irrera, scrittore e giornalista messinese, che ha curato un grosso volume-strenna di quattrocento pagine (con illustrazioni) *Viaggiatori a Messina, Diari spunti e noterelle di visitatori della città del Peloro*, per Giambra Editori. Il volume è arricchito da una presentazione di Sergio Todesco e da due saggi di Gerardo Rizzo e Giuseppe Ruggeri, tutte personalità tra le più sensibili dell’intelligentia messinese, così come Giuseppe Iannello, Rosa Lombardo e Daniele Macris che si sono alternati con Irrera a tradurre testi, laddove inediti, da varie lingue europee.

Ben 195 gli autori antologizzati con più o meno lunghe citazioni, che per comodità didattica sono state divise in varie tematiche. Viaggiatori che si sono succeduti dal ‘500 ad oggi, taluni scrupolosi e cauti quando si tratta della mitologia cittadina (origini, e origine del nome, folklore, Colapesce, miraggi morganatici e cariddici, terremoti, ecc.). Malgrado alcune contraddizioni soprattutto sul mito, lo sguardo portato dai più attenti viaggiatori, italiani e stranieri, del XVII XVIII e XIX secolo soprattutto, è spesso elogioso sul dinamismo dell’economia messinese e la vitalità del suo porto, oggi praticamente abbandonato a qualche scalo di mostri da crociera. La mirabile lettura antropologica che dà Sergio Todesco spazza via comunque interpretazioni di comodo e nostalgie inutili davanti al degrado attuale che impone un dovere di impegno civico. I saggi di Rizzo e Ruggeri affinano la lettura di tante testimonianze, tra le quali, giusto per citare, quelle di Giuseppe Cesare Abba, Hans Christian Andersen, Otto von Arnim, René Bazin, Cicerone, Vivant Denon, Alexandre Dumas, il geografo arabo Edrisi, Ibn Giubayr, Goethe, il paesaggista e incisore francese Jean Houël, Herman Melville, Sergej Tchakhotine, Jeanne Villepreux, e buon ultimo Jean Rousselot (Irrera ignora che di quest’amico poeta francese ho tradotto e pubblicato alcune poesie prima della sua scomparsa), e tanti altri che, con le loro testimonianze, contribuiscono a definire il *genius loci* della città dello stretto, quel *genius loci* di cui forse i Messinesi di oggi hanno scarsa coscienza, tanti gli errori le colpe e le calamità che hanno afflitto la disgraziata città nella sua storia più che millenaria. È alla ricerca di questa identità seppellita sotto troppe macerie che Felice Irrera ha intrapreso la sua generosa impresa.

Felice Irrera, Viaggiatori a Messina, pres. di Sergio Todesco, **Giambra Editori**, 2017

9 Autori russi del Novecento

Omaggio a Pietro Zveteremich
a cura di Giuseppe Iannello

Pietro Zveteremich (1922-1992) ha insegnato lingua e letteratura russa per quasi un ventennio presso la Facoltà di Magistero dell’Università di Messina. L’insigne slavista, protagonista fra l’altro dell’intricata vicenda che portò alla traduzione e alla pubblicazione del Dottor Zivago di Pasternak, ha lasciato un ricordo non effimero nella città dello stretto, tra i suoi allievi in particolare, uno dei quali, Giuseppe Iannello, è rimasto fedele al suo insegnamento e al suo lavoro di traduttore e critico letterario (e di romanziere, sia pure meno noto in quest’attività, avendo spesso pubblicato su pseudonimo). Appunto Iannello, anch’egli insegnante di russo, con la complicità della figlia dello studioso, pubblica ora, in omaggio al maestro per il venticinquesimo anniversario della morte, un libro (*9 Autori russi del Novecento*, Giambra Editori) saggiamente orchestrato, il corpus essendo formato da 9 dei 42 racconti pubblicati da Bompiani nel 1963 in *Narratori russi moderni* nella traduzione di Zveteremich e con le sue note critico-biografiche, qui lievemente aggiornate dal curatore.

Gli scrittori prescelti sono Aleksandr Grin et Konstantin Paustovskij sul tema *Il mare*; Evgenij Zamjatin, Aleksandr Arosev et Il’ja Ehrenburg sul tema *Rivoluzione e dintorni*; Vasilij Grossman et Victor Nekrasov su *La seconda guerra mondiale*. Segue un breve testo di Boris Pasternak, estratto da *Salvacondotto*, pubblicato per la prima volta nei Nuovi Annali della Facoltà di Magistero dell’Università di Messina e la traduzione del lungo poema *Bene! Poema d’ottobre* di Vladimir Majakovskij. Una scelta non casuale anzi piuttosto oculata che apre uno squarcio panoramico sulla vicenda letteraria di un’epoca travagliatissima della pur travagliata storia russa, che va all’incirca dall’inizio del Novecento agli avvenimenti che ne hanno profondamente cambiato il destino (e “sconvolsero il mondo”), la rivoluzione di ottobre, lo stalinismo e la tragica eroica resistenza di tutto un popolo all’invasione tedesca.

Autori non tutti notissimi ma di grande rilievo espressivo, soprattutto autentici, di quelli che hanno bandito la retorica per scavare dentro all’anima russa, mettendo a nudo le contraddizioni della storia e dell’impegno politico davanti all’apparato burocratico repressivo dello zarismo e poi dello stalinismo. E in questo non si smentisce nemmeno il pur roboante poema majakovskiano, in cui si avverte già un fremito di dolorosa angoscia per l’irrigidimento ideologico della rivoluzione.

L’introduzione di Iannello, arricchita di numerose illustrazioni, definisce e esplora l’opera e le ansie di Zveteremich, di cui sono inoltre pubblicati una serie di disegni e alcuni scritti critici apparsi su *La Sicilia*, quotidiano a cui l’insigne slavista ha collaborato durante il suo magistero messinese.

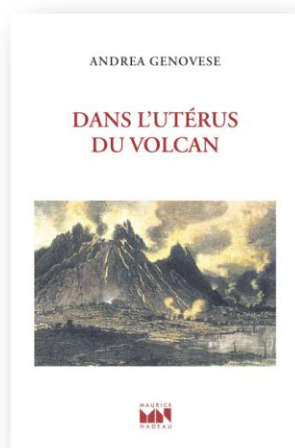
9 Autori russi del Novecento - Omaggio a Pietro Zveteremich a cura di Giuseppe Iannello, Giambra Editori, 2017

À paraître le 16 janvier 2018 :
« Dans l'Utérus du volcan »

d'Andrea Genovese

Editions Maurice Nadeau

Prix public : 19 €



Le livre

Vanni, écrivain italien depuis longtemps fixé en France, revient dans sa Sicile natale, avec sa femme lyonnaise, pour recevoir un Prix de poésie chrétienne richement doté. L'impact est brutal, cocasse et tragique en même temps, dans un contexte de corruption généralisée, de lâchetés politiques et intellectuelles, de scandales et d'exécutions mafieuses dont abonde la chronique italienne à la fin du siècle dernier.

Mêlant l'invention aux souvenirs, l'auteur nous entraîne, dans la violence d'un été torride, des Îles Éoliennes à l'Etna, cyclopéenne et sévère incarnation d'un monde ancestral, et de Charybde en Scylla, dans l'agonie d'une ville, *portus et porta Siciliae*, aimée et honnie, dépositaire d'une jeunesse désespérée et misérable nourrie d'utopies et d'illusions. Nostalgie, sensualité effrénée, mythologie, palingénésie sans lendemain, l'écriture éclate comme une

éruption volcanique.

À la lisière d'un conflit souterrain et plus intime entre Vanni et sa femme, se reflètent deux cultures, la sicilienne et la française, mises en confrontation par l'histoire des siècles durant.

À propos de l'auteur

Écrivain italien, Andrea Genovese (Messine, 1937) vit en France depuis 1981. Il définit sa vie comme une Odyssée minime (titre de son premier recueil de poèmes), mais trois romans autobiographiques publiés en Italie nous en révèlent, de l'après-guerre mondiale aux années 1960, à peine une partie. Poète, romancier, dramaturge, critique littéraire, d'art et de théâtre, il édite *Belvédère*, une revue on line entièrement écrite par lui, hors norme et sans tabous. Il a écrit en français des recueils de poèmes et des textes de théâtre joués à Lyon. *Dans l'Utérus du volcan* est son premier roman écrit directement en français.

Contact presse : Laure de Lestrangé : 01 46 34 30 42 / editions.mauricenadeau@orange.fr